

H. D' HERICAUL



F1233 .M395 H47

104634





## MAXIMILIEN

LE MEXIQUE



F1233 M395 H47

PARIS. IMPRIMERIE ÉDOUARD BLOT, RUE TURENNE, É6.



L'empereur Maximilien et l'impératrice Charlotte. Miramon. Mendez. Mejia.

#### CHARLES D'HÉRICAULT

# MAXIMILIEN

LE MEXIQUE

HISTOIRE DES DERNIERS MOIS DE L'EMPIRE MEXICAIN

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROVAL, 215

FONDO \ 6881

#### HISTOIRE

DES DERNIERS MOIS

## L'EMPIRE MEXICAIN

### PRÉFACE

Au milieu de l'été de l'année 1792, un voyageur anglais traversait les provinces du nord de la France. Il se rendait à Paris, où il devait assister à la catastrophe du 10 août. Il était, comme tous les honnêtes gens de l'Europe d'alors, ému de l'insolente agression du 20 juin ; comme à tous les étrangers intelligents, il lui semblait entendre les der-



niers craquements du vieux et glorieux trône de France, et il restait stupéfait de voir, le long de sa route, en ce moment de suprême angoisse qui suivait tant de troubles et qui précédait immédiatement le plus grand bouleversement des temps modernes, les paysans danser en rond sous les ormes touffus. Il se rappelait, dit-il, le temps où, peu d'années auparavant, à son premier voyage en France, la plus épouvantable convulsion de la nature eût paru de peu d'importance à côté de l'idée de détrôner un roi; et il ajoute :

« Il est yrai que ce peuple est si étonnamment oublieux! Puis il faut rappeler que c'est jour de dimanche; or je ne sache pas qu'il y ait un Français qui puisse avoir l'air triste quand il se sait bien habillé, quand il porte ses vêtements de fête. »

Ce trait de l'histoire des temps révolutionnaires m'est revenu à la mémoire; comment ne pas songer un peu à Louis XVI quand on pense à Maximilien! — et je me demande si nous sommes encore ce même peuple oublieux? Joyeux, nous ne le paraissons plus, je le sais; nous avons peu d'occasions de montrer nos vêtements de fête; et nous ne sommes plus des enfants, il nous est besoin d'autre chose que de beaux habits pour nous mettre en joie: il nous faut une grosse bourse, ou l'ivresse. Nous sommes un peuple d'hommes.

Mais cette faculté d'oubli, la presse, en nous déroulant chaque jour son panorama européen, ne l'a-t-elle pas accrue? Et jusqu'à ce que cette presse, en s'étendant, en se purifiant, et en nous intéressant plus aux choses publiques, guérisse les maux qu'elle a faits, ne sentirons-nous pas augmenter en nous cette aimable facilité que nous possédons de nous pardonner vite les fautes que nous avons faites et les sottises commises?

Par une assez rare exception, on n'a pas encore oublié Maximilien et son empire. Sur ce sujet les publications foisonnent. Elles abondent en Allemagne et en Espagne, sans qu'elles paraissent diminuer en France. Il y a là, pour nous, un souvenir importun que nous ne paraissons pas pouvoir éloigner avant d'en avoir soudé toutes les tristesses. Souvenir humiliant que nous retenons, tout en le voulant chasser, comme un mal que l'on veut guérir et que l'on active en y touchant sans cesse et sans savoir s'en empêcher. Puis peut-être sentons-nous que ce mal, bien entretenu, nous en évitera d'autres plus grands, et qu'il y a là une leçon bonne à répéter, pour pousser les forts à l'humilité et les faibles à la vigilance.

Une seule portion de cette histoire est jusqu'ici restée dans l'ombre : c'est sur celle-là que je voudrais jeter quelque lumière.

Je retrouve bien fraîche dans ma mé-

moire et dans mon cœur l'impression qui saisit les diverses classes de la société parisienne, l'an dernier, au commencement de juillet, quand on apprit la mort de Maximilien. Ce ne fut pas ce sentiment d'effroi et d'horreur qui eût bouleversé nos pères à la pensée de l'assassinat d'un roi : ce fut ce que peut être une émotion dans notre temps las et blasé, d'où la puissance de l'enthousiasme comme celle de l'indignation semblent s'être retirées; ce ne fut qu'un frémissement, mais général, suivi d'un instant de stupeur et de tristesse. Stupeur et tristesse, c'est d'ailleurs tout ce que des âmes sceptiques et énervées peuvent donner comme marque de la plus vive émotion.

Puis les railleurs, les farceurs journaliers vinrent à leur curée habituelle. Quelquesuns d'entre nous, qui avaient aimé Maximilien, ne purent retenir, malgré le mauvais goût d'un tel procédé, le premier élan de l'indignation, non pas contre les farceurs, grand Dieu! mais contre les bourreaux.

Le vieux sang jacobin qui, même lui, dort dans les veines de nos contemporains, se réveilla. Ceux-là qui ont aboli la peine de mort pour tous, excepté pour les princes; ceux qui se sentent fiers d'être hommes en voyant tuer un roi; ceux pour qui la république justifie les moyens et qui ne peuvent admettre que l'on soit barbare si l'on combat une monarchie; les doux mathématiciens de la cruauté qui disaient magistralement: Il a voulu punir des brigands de la peine capitale, qu'il meure! tous ceux-là tranchèrent sur la masse. Ils se réjouirent.

Mais cette masse, c'était bien la tristesse qu'elle ressentait. Elle savait que ce prince, condamné comme cruel par de féroces métis, était le plus doux, le plus généreux des hommes, le plus libéral des princes. Elle savait dans quelles circonstances, sous quelle pression, après quelle lutte, il avait signé ce décret d'octobre, le seul crime qu'on lui reprochât, à lui qui n'avait jamais refusé une grâce. Elle savait surtout, - et c'était l'insupportable angoisse - que c'était à notre suite, sur nos instances, sous notre sauvegarde qu'il avait consenti à aller là-bas. Nous lui avions promis de ne pas l'abandonner, et nous partions, renvoyés par les États-Unis, après avoir employé nos dernières heures, sagement peut-être mais rudement, à lui détruire son armée, et il restait, lui, pauvre prince ruiné, sans troupes, sans amis, quand nous, grand peuple, nous étions contraints de déguerpir. Encore nous songions à la honte de ceux qui se faisaient les juges de Maximilien, de ceux qui ne l'avaient pas vaincu, mais acheté, de ceux qui se disaient un peuple et qui n'étaient que des tyrans. Malgré l'appui, les armes et les hommes des États-Unis, ils avaient constamment fui devant un corps de 20,000 hommes, ils ne s'étaient arrêtés que quand on avait cessé de les poursuivre, et ils se vengèrent de leur fuite, de leurs peurs, de leurs incessantes défaites, de nous, de l'Europe, sur cet homme si bon, maintenant qu'il était seul, désarmé et trahi. L'indicible mépris pour les Mexicains, que nos soldats avaient rapporté de cette expédition, nous rendait la victime de Lopez et d'Escobedo plus intéressante encore.

A côté de ces émotions, se faisait jour un étonnement profond dans l'esprit de ceux qui s'étaient occupés de cette affaire du Mexique. Nous ne pouvions comprendre comment Maximilien en avait été réduit si vite aux dernières extrémités; les derniers soldats de l'intervention française revenaient à peine. A chaque courrier rentraient quelques-uns de nos amis qui avaient pris, par les États-Unis, le chemin des écoliers. C'était la veille, nous semblait-il, que cette armée de l'Inter-

vention et les Européens que nous rencontrions avaient laissé l'empereur fort tranquille dans sa capitale. Nous ne tenions pas compte des cent incidents qui avaient signalé les derniers mois de l'occupation française et les quatre mois pendant lesquels Maximilien avait régné seul. Nous étions faussement renseignés sur les faits de la première de ces deux périodes, et nous ignorions complétement ce qui s'était passé ensuite.

Telle est encore, ou peu s'en faut, la situation où nous sommes aujourd'hui.

C'est cette partie, la plus douloureuse pour nous, et la plus ingrate, sans doute, mais la plus obscure, la plus poignante et la plus importante de l'histoire de l'empire mexicain que je me promets d'étudier. Cette étude n'a pas encore été faite, du moins à ma connaissance; elle se fera, plus tard, complétement et de la façon la plus curieuse, à l'aide de révélations et de récriminations. Peut-être pourrai-je dès aujourd'hui, bien que je n'aie ni l'intention ni le pouvoir de dire tout ce que je sais, et bien que je ne sache pas tout, redresser quelques erreurs; et donner lieu à mainte rectification. En tous cas, j'arrêterai nettement les principaux points de cette histoire de façon à permettre un jugement définitif sur les mémoires et documents qui seront publiés plus tard.

Ce n'est pas seulement l'intérêt de la vérité qui m'a poussé à cette étude : j'y ai été d'abord entraîné par une sorte de curiosité, de fantaisie patriotique. Comment le dirai-je?

Nous avons tous, au temps de notre enfance, entendu raconter, par l'un des héros mêmes, quelques épisodes de la retraite de Russie. Le conteur, bon Français, ce vieil amoureux de la chose militaire et de la fine rhétorique, — rem militarem et arguté loqui, — et qui n'est jamais plus heureux que quand il peut réunir ses deux défauts en un et raconter ses batailles; le conteur, notre grand-père, le grand-oncle, quelque vieil ami de la famille, quelque vieux domestique, redisait les anecdotes héroïques de cette terrible épopée.

Nous, enfants, nous ignorions les angoisses de nos grand'mères: on ne nous avait encore parlé ni de la liberté perdue, ni de la France à bout de sang, ni de la patrie envahie; et le narrateur chantait ses exploits avec la complaisance du marin qui, du rivage, chante les charmes de la mer en furie. Nous écoutions haletants, inquiets, mais charmés, ravis, l'un par tel incident, l'autre par tel trait, que nous redemandions toujours. L'un voulait qu'on lui dépeignît sans cesse les grandes flammes illuminant les coupoles d'or du Kremlin; le second pâlissait et tremblait, et il voulait toujours pâlir et trembler en se faisant redire les grands

tourbillons de neige enveloppant les bataillons entiers; il voulait toujours voir, accourant derrière le rideau miroitant des collines
blanches, le régiment des cosaques, le nez
sur le col du cheval, la longue lance en
arrêt. Cet autre d'entre nous se cachait les
yeux à l'aspect de ce pont de la Bérésina
qui sautait. Celui-ci regardait avec angoisse
ce gouffre qui s'ouvrait sous les chevaux des
lanciers polonais et de leur vaillant chef
Poniatowski; celui-là, plus sensible, ne voulait entendre parler que de Vilna, que de
Varsovie, que des villes où nous avions
trouvé un instant de repos, une espérance de
salut.

Puis nous devînmes blasés sur tout cela. Toutefois il y avait certains épisodes qui ne nous laissèrent jamais sans frémissements. On nous montrait les affamés tombant dans la neige, les blessés se couchant à l'abri des murailles des villages déserts, les traînards

furetant dans les maisons abandonnées, les faibles se laissant aller au pied des sapins couverts de givre, les audacieux se lançant à l'aventure. Mais voici l'ennemi! Alors un homme énergique surgissait. A sa voix les écloppés se redressaient, les traînards se réunissaient. Grenadiers, hussards rouges, marins de la garde, dragons de l'impératrice, canonniers, tambours, officiers ou soldats formaient un corps, prenaient une position, mouraient glorieusement ou repoussaient l'ennemi. Avec ce génie de la guerre, avec cette vive intelligence des choses, avec cette flexibilité, cette adresse, cette pénétration qui distinguent les Français, ce peloton bigarré, cette compagnie extravagante, ce bataillon de blessés, ce régiment de traînards faisait la trouée, regagnait le corps d'armée et revoyait la bonne terre de France, dont la pensée lui avait peut-être donné l'énergie nécessaire au moment du danger suprême.

C'est quelque chose d'analogue que je trouve là-bas, en ces derniers mois de l'empire mexicain; ce sont les débandés, les égarés de la retraite du Mexique, abandonnés sur la terre étrangère après le départ de notre armée, se réunissant pour résister, et jouant un grand rôle en ces derniers combats.

On devine quelles haines, quel désir d'âpres vengeances nos victoires avaient excités chez les Juaristes, et quel sort menaçait, notre armée une fois partie, les Français que la nécessité, le hasard, les liens d'affaires, de famille, ou d'attachement à Maximilien, retenaient au Mexique.

Ces Français étaient nombreux. Les uns habitaient les villes soumises encore à l'empire, et ils étaient momentanément protégés. D'autres étaient tout particulièrement désignés aux vengeances: c'étaient les soldats libérés du service militaire français, qui, après avoir obtenu des concessions de terre, s'étaient établis sur le sol à titre d'agriculteurs et d'industriels. Quelques-uns rallièrent notré armée, dans son mouve-ment de retraite, — décembre 1866 à février 1867; — d'autres ne l'avaient pas pu ou voulu.

DE L'EMPIRE MEXICAIN

Mais ils comprirent bientôt que la situation n'était pas tenable. Les Juaristes s'avançaient, les enfermant de toute part. Il fallut forcer le cercle, qui se fermait. Quelquesuns parvinrent à rejoindre, sur la route de Mexico à Puebla, l'arrière-garde de l'armée de l'Intervention; d'autres furent pris, exterminés ou enrégimentés par les républicains. Une certaine quantité, enfin, parvint à regagner le centre de l'empire. Nous verrons comment, là, ils sentirent le besoin de se réunir, de s'organiser, sous la conduite d'un ancien officier français, d'une solidité éprouvée, pour lors chef d'escadrons com-

17

mandant une compagnie de gendarmerie impériale mexicaine.

HISTOIRE DES DERNIERS MOIS

C'est leur histoire aussi que je désire écrire.

Je veux donc dire comment ces braves gens, que ne protégeait plus le drapeau de la patrie et sur lesquels au contraire son ombre, qui s'éloignait glorieuse, mais sans fierté, attirait les colères et les vengeances, comment ils surent montrer là-bas, seuls et les derniers, les éclatants reflets de l'épée de la France; comment et au milieu de quels faits pittoresques et émouvants cette petite troupe fut bientôt considérée comme un corps d'armée, le meilleur de l'armée impériale et le plus redouté des Juaristes.

Cette histoire, je l'ai indiqué, se mêle aux annales, encore peu connues, que je cherche à restituer. Elle fait corps avec la chronique de ces efforts politiques, de ces combats, de ces siéges, chronique qui commence à

l'automne 1866, au moment où l'on apprit le prochain départ de l'Intervention, et qui se termine à la reddition de Mexico et à la mort de Maximilien.

Mon récit, je l'emprunte en partie aux documents officiels, en partie aux souvenirs de soldats et de diplomates, qui étaient là. Je n'affirmerai rien sans preuve que je puisse montrer, sans témoin honorable que je puisse nommer. Je l'écris avec le sentiment d'équité qui est la probité de l'historien, mais sans aucune solennité. Je voudrais qu'il conservât toujours ce caractère d'une narration de témoin oculaire, narration qui embrasse moins d'idées, mais qui colore mieux les incidents, qui les dessine avec plus de vigueur, plus de naïveté et plus d'intérêt peut-être. Je me suis défié des apologies, soit du gouvernement français, soit du gouvernement mexicain, soit de tout agent de ces gouvernements.

Je songe uniquement aux faits, non aux personnes.

Je n'ignore pas toutefois tout ce que cette aventure mexicaine renferme de mystères, de mystères de fourberie, de vilenie, de lâcheté. Je sais toutes les accusations lancées; je pourrai, chemin faisant, en détruire quelques-unes, en confirmer d'autres, en produire de nouvelles.

Pourtant, si impartial que je me sente, si bien renseigné que je me sois efforcé d'être, et quelque précaution que j'aie pu prendre au milieu de documents nombreux, souvent contradictoires, je ne prétends pas pouvoir juger en dernier ressort. Il faut laisser au temps et à l'éloignement le soin de fondre ces éléments de vérité, qui semblent aujourd'hui contradictoires, et de préparer ces perspectives un peu vagues, mais sereines, d'où se détache cette vérité relative qui est la vérité humaine. On balance alors plus équitablement les fautes avec les difficultés. On est moins retenu par cette crainte patriotique d'affaiblir, en condamnant amèrement la politique nationale, l'énergie du pays et de réjouir ses ennemis. Les petites faiblesses, les accès d'égoïsme ou d'ambition, les obstinations, les taquineries, les préoccupations de personne ou d'intérêt, les ruses politiques, les exigences tyranniques, tout cela, qui paraît si injuste, si insupportable à l'heure du fait et de la souffrance, tout cela reprend sa mesure. L'histoire intelligente, l'histoire indulgente, justement parce qu'elle est la constatation de la misère humaine, pèse toutes ces pauvretés en mettant en balance les services parfois rendus et la bonne volonté fréquente, et elle pardonne, elle admire quelquefois même là où les contemporains maudissent et raillent.

Je m'efforcerai donc d'approcher le plus possible de cette calme impartialité. J'espère pouvoir pourtant, tout en restant juste, payer mon tribut de reconnaissance à la mémoire d'un prince digne de toute affection, avec lequel je restai en relation depuis la première heure qu'il mit les pieds sur cette terre où il devait mourir, et qui voulut bien me donner les plus nobles marques de

son amitié et de son estime.

#### SITUATION GÉNÉRALE.

Les nombreuses discussions qui ont cu lieu à propos du Mexique ont appris à tous quels furent les mobiles de l'expédition. Nous savons pourquoi, au lieu de nous borner à saisir les douanes de quelque ville et à occuper Vera-Cruz, Matamaros ou Tampico, nous fûmes amenés à fonder l'empire mexicain; comment nous fûmes forcés d'abandonner cet empereur que nous avions créé.

Sauver un peuple de sept millions d'âmes, qui, depuis cinquante ans de guerres civiles, était devenu la proie de quelques ambitieux s'appuyant sur une masse flottante de quelque dix mille aventuriers pillards et féroces; protéger ce peuple contre l'envahissement des États-Unis, qui l'entretenaient dans son